

Bibliothèque numérique

medic@

**Martins, Charles. - Suettes anglaise,
épidémie du Moyen-Age, décrite par le
professeur Hecker**

In : , 1834,

Cote : 50267 (15)



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : [http://www.biusante.parisdescartes
.fr/histmed/medica/cote?50267x015](http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?50267x015)

SUETTE ANGLAISE,

ÉPIDÉMIE DU MOYEN-ÂGE,

Décrite par le professeur HECKER.

Dans le premier numéro de 1833 des *Annales de médecine*, le rédacteur en chef, M. Hecker fait un appel aux médecins de l'Allemagne pour les engager à travailler à l'histoire des grandes épidémies qui ont désolé le monde. Joignant l'exemple au précepte, M. Hecker publie une relation de la *suettes anglaise* qui fit tant de ravages dans le quinzième siècle.

C'est ce Mémoire que nous allons analyser. Mais avant nous devons faire remarquer que l'auteur a considéré son sujet d'un point de vue très élevé. Ce n'est pas une simple description des symptômes et de la marche de la maladie, une aride nomenclature des remèdes employés, une stérile addition du nombre des victimes; c'est l'épidémie en relation avec les grands événemens politiques du temps, avec les déplacements, les succès et les revers des armées, qu'il a voulu peindre. Liant



ainsi la médecine à l'histoire, il fait voir l'influence réciproque de la santé des nations sur leur puissance, leur bien-être, et le développement successif du génie de l'humanité.

Première invasion. Le duc de Richmond, âgé alors de quinze ans, avait échappé à la haine de la maison d'York et aux assassins d'Édouard. Un naufrage le jeta sur les côtes de la Bretagne; il y resta douze ans. Mais en 1483 il alla se réfugier à la cour de Charles VIII, alors mineur, et finit par obtenir du roi la permission et les moyens de réunir deux mille combattants. Le 25 juillet 1485 cette petite armée s'embarqua au Havre, et huit jours plus tard les étendards de Richmond flottaient sur les côtes d'Angleterre. A peine débarquées à Milford-Haven, les troupes se mettent en marche, arrivent à Cardigan le 3 août, passent la Severn à Schrewsbury, et viennent camper près de Lichfield. Le 22 août Richmond fut vainqueur dans la bataille de Bosworth, où Richard perdit sa couronne. Après l'affaire, le roi Henri se rendit à Londres; mais la joie que son triomphe avait excitée dans toute l'Angleterre devait être bientôt cruellement troublée. Déjà avant le combat l'épidémie avait fait quelques victimes; mais après, elle se répandit avec une inconcevable rapidité depuis le pays de Galles jusqu'à Londres. Les malades étaient pris de fièvre, de chaleur, d'une prostration complète, puis de pesanteur à la région épigastrique et de coma; le corps se couvrait d'une sueur froide; en un jour, en peu d'heures, un homme passait de l'état de santé le plus parfait à la mort. Sur cent malades c'est à peine si un seul échappait au trépas; et une fois rétabli, il n'était point assuré contre les récides. A

Londres un nombre immense de malades succombèrent. Les médecins étaient impuissans contre un semblable fléau. Occupés d'études scolastiques, inhabiles à observer, ils abandonnaient les malades à eux-mêmes. La diète, une douce chaleur, le repos, en guérèrent un grand nombre, et un orage violent qui vint du sud-est le 1^{er} janvier 1486 mit un terme à la maladie.

Déjà à cette époque tout le monde fut frappé de voir que l'épidémie se borna à l'Angleterre sans s'étendre en Écosse, en Irlande. Mais le genre de vie des Anglais de ce temps était bien propre à favoriser le développement d'une épidémie, et si vous joignez à cela que les guerres sanglantes de la Rose rouge et de la Rose blanche avaient frappé les esprits d'un découragement sinistre, augmenté par une éclipse de soleil qui remplit alors d'épouvante l'Europe tout entière, il est impossible de nier que toutes les causes prédisposantes d'une maladie endémique existaient alors. La cause occasionnelle, c'est le débarquement de l'armée de Richmond, composée de soldats dissolus livrés à tous les excès, et qui pendant huit jours restèrent entassés dans des navires mal-propres.

Seconde invasion (1506). Cette époque est celle où le génie de l'humanité commençait à secouer ses entraves : Guttemberg découvrait l'imprimerie, et Christophe Colomb un nouveau monde. La société commençait à reposer sur des bases régulières ; son bien-être s'augmentait ; cependant les fléaux du moyen-âge devaient encore plusieurs fois visiter l'Europe. En 1499, une peste enleva 30,000 habitans dans la ville de Londres, et en 1506 la suette reparut, mais avec peu d'intensité ; car les historiens contemporains n'ont consigné

ni l'époque de son apparition, ni le nombre de ses victimes. L'été de 1505 avait été fort humide, l'hiver suivant très froid, et le peuple anglais gémissait sous la tyrannie d'Henri VII, dont l'avarice insatiable faisait trembler chacun pour sa propriété. Les serviteurs imitaient le maître, et le ministre Empsom laissa après sa mort un trésor en argent de 1,800,000 livres sterling, ce qui équivalait à 45 millions de France. Sous l'influence de ce malaise général il y eut un retour de la maladie qui dura peu.

Le reste de l'Europe n'était pas épargné; des mercenaires vénitiens, qui avaient combattu à Chypre contre les Turcs, apportèrent à Grenade le germe d'une épidémie qui fit les plus grands ravages dans l'armée catholique et dans celle des Maures renfermés dans la ville et assiégés par Ferdinand. C'était une fièvre accompagnée de taches (*febris stigmatica*); elle se propageait par contagion. Au début, les accidents étaient si peu intenses que les malades ne réclamaient pas l'assistance du médecin. Cependant une prostration extrême abattait leur courage, la tête était pesante, les sens devenaient obtus, les yeux s'injectaient, et le délire s'emparait du cerveau. Les urines, de claires et abondantes qu'elles étaient d'abord, devenaient rouges et troubles, le pouls rare et faible, les selles extraordinairement fétides, et vers le quatrième ou le septième jour le corps se couvrait de taches rouges ou d'un rouge bleuâtre, semblables à des piqûres de puces. La soif était presque nulle; la langue chargée. Des rétentions d'urine et des hémorrhagies nasales annonçaient souvent la terminaison funeste de la maladie. C'est un fait bien digne d'attention, de voir que le derme était affecté dans presque toutes les épidémies

de cette époque ; dans la suette , la fièvre pétéchiale que nous venons de décrire , et la syphilis , qui consistait alors principalement en éruptions graves de la peau. Les siècles ont leur constitution médicale.

Troisième invasion (1517). Les Anglais étaient à cette époque un peuple livré à la mollesse , dédaignant les arts mécaniques. Une foule d'artisans arrivèrent de la Lombardie , de la France , de l'Allemagne , de la Hollande pour exercer leur industrie. Bientôt ils s'emparèrent des professions les plus lucratives. Les ouvriers anglais plongés dans la misère se révoltèrent , et mirent toute la ville de Londres en émoi. Henri VIII reconnut la cause du mal , et pardonna aux insurgés. Ces événements se passaient en avril et mai. Au mois de juin la suette reparut , et fit beaucoup de victimes ; en deux ou trois heures un homme périssait. Ammonius de Lucca , savant distingué de cette époque , s'était vanté devant Thomas Morus d'échapper à la contagion ; quelques heures après avoir parlé ainsi , il n'était plus. La maladie moissonnait ici la moitié , là le tiers des habitans ; on ne célébrait plus les fêtes religieuses. Le roi abandonna la capitale ; mais l'épidémie ne se bornait pas à Londres ; Oxford , Cambridge , où les sciences commençaient à revivre , perdirent leurs professeurs les plus illustres. Comme dans les épidémies précédentes , on fit la remarque que les Anglais seuls étaient atteints par la maladie ; les Français et les autres étrangers restaient épargnés. Les causes de cette invasion sont fort obscures , et la constitution atmosphérique de l'année et des années précédentes ne peuvent l'expliquer. La polyphagie des Anglais , l'usage de viandes fortement épicées , et l'absence de régime végétal doivent entrer en ligne de

compte. Il existait aussi à cette époque une mode ridicule, qui consistait à se couvrir la tête de bonnets fourrés, et à éviter avec un soin minutieux de s'exposer à l'air. Les habitations des Anglais, si propres aujourd'hui, étaient alors d'une saleté repoussante; l'usage de la toile était peu répandu, et Londres regorgeait d'habitans. Telles sont les circonstances prédisposantes dont l'historien doit tenir compte, quoique la cause occasionnelle lui échappe. Chose remarquable! Calais qui appartenait aux Anglais fut décimé, tandis que toute la France n'eut pas un seul malade, ainsi que l'Ecosse et l'Irlande.

A peu près à la même époque, la France et l'Angleterre subirent des influences morbifiques. Ainsi, en 1414, « un étrange rhume, lequel tourmenta toute sorte de personnes, et leur rendit la voix si enrouée que le barreau et les colléges en furent muets » (Mézerai), avait envahi la France, précédé, trois ans auparavant (1411), du tac et du ladendo. Une maladie analogue reparut à l'époque de la suette anglaise (1510), et fut nommée plaisamment *coqueluche*, ce qui veut dire capuchon de moine, parce que cette coiffure était devenue nécessaire pour préserver la tête de l'influence du froid. D'autres épidémies désolèrent le monde au commencement du seizième siècle; des fièvres cérébrales meurtrières en Allemagne, le croup en Suisse et en Hollande, la petite vérole en Amérique. De tous ces faits, il résulte que la seconde invasion de la suette anglaise fut accompagnée dans toute l'Europe d'un cortège de maladies variées, nées sous l'influence d'un agent inconnu.

Quatrième invasion (1528). Rien ne prouve d'une manière aussi évidente l'influence immense de la santé d'une nation sur ses destinées que l'événement dont

nous allons nous occuper. Pour venger la honte de Pavie, François I^{er} envoya en Italie une armée aguerrie; les troupes de l'empereur reculèrent, et s'enfermèrent dans la ville de Naples. Le siège commença le 1^{er} mai 1528. Entourée d'une armée de 30,000 hommes, bloquée par la flotte de Doria qui fermait le golfe, privée d'eau par la destruction de l'aqueduc de Poggio-reale, la ville n'avait d'autre ressource que d'ouvrir ses portes. Mais ce qui devait amener sa reddition fut précisément ce qui causa la perte des assiégeans. L'aqueduc ayant été rompu, l'eau se répandit dans le camp, le transforma en un marais dont les exhalaisons méphitiques développèrent le germe d'une maladie terrible. Le siège avait commencé en juin; les Français avaient mangé des fruits avec excès, parce que le pain et la viande étaient rares. Les soldats étaient pris de fièvres; mais elles présentaient peu de gravité. C'est au milieu de ces circonstances que l'aqueduc fut détruit; alors les fièvres se compliquèrent d'œdème général; les sentinelles se laissaient dépouiller par les Napolitains; des malheureux, pâles, bouffis, le ventre et les pieds enflés, se traînaient dans la boue; l'herbe croissait dans les tentes, les gaz développés par la putréfaction crevaient avec bruit le ventre des cadavres, et rejetaient la mince couche de terre que l'on avait jetée sur eux. Les liens de la discipline étaient rompus. Lautrec lutta long-temps; cependant lorsqu'il vit ses troupes réduites à un petit nombre de soldats sans force et sans énergie, il leva le siège. Le 29 août les débris découragés de son armée firent leur retraite pendant un orage épouvantable; mais ils furent tous pris par les impériaux, et un petit nombre seulement put atteindre la France. Vers ce même temps, une

fièvre pétéchiiale régna dans toute l'Italie, et Milan fut visité par une peste qui avait son siège dans les ganglions lymphatiques. La maladie qui détruisit l'armée française devant Naples n'était point la syphilis comme on le croit encore aujourd'hui, et quoique cette épidémie n'ait pas eu un historien exact et consciencieux, tous les rapports du temps rappellent les symptômes d'une fièvre pétéchiiale unis à ceux de la peste ganglionnaire.

La France avait perdu devant Naples la fleur de ses guerriers ; ses populations pacifiques ne devaient pas être épargnées. Les froids du printemps et les pluies abondantes de l'été avaient détruit les moissons dans leur germe, et une affreuse disette, suite de cinq mauvaises années consécutives, régna bientôt sur toute la surface du pays. On faisait du pain avec des glands de chêne ; les pauvres se nourrissaient de racines, et des troupes de mendiants parcouraient le pays. Les villes fermaient leurs portes, redoutant les germes des maladies que ces malheureux portaient avec eux. L'ordre des saisons semblait renversé. A peine les arbres à fruit avaient-ils perdu leurs feuilles en automne, qu'ils poussaient des fleurs que les rigueurs de l'hiver venaient saisir avant leur épanouissement, et au printemps, l'arbre épuisé ne produisait que des feuilles inutiles. A ces malheurs vint se joindre une maladie encore inconnue, le *trousse-galant* ; c'était une fièvre ardente, qui attaquait surtout les jeunes gens, et les tuait en peu d'heures. Ceux qui survivaient avaient perdu leurs cheveux et leurs ongles ; et le dégoût des alimens substantiels, joint à une digestion laborieuse, prolongeait indéfiniment leur pénible convalescence. La maladie reparut, en 1545, en Savoie et dans une partie de la France. Paré et Sander en ont

tracé le tableau. A un abattement extraordinaire succédait un délire furieux qui obligeait d'attacher les malades; il y avait souvent des éruptions à la peau, et les malades rendaient une grande quantité de vers ascarides lombricoïdes. Selon les historiens, la France perdit un quart de ses habitans, et François I^{er}, roi d'un peuple décimé par la faim et les maladies, épuisé par le manque de récoltes, conclut, en 1529, la paix désastreuse de Cambray.

L'Angleterre ne fut pas plus heureuse. La suette qui l'avait désolée trois fois reparut encore. Les tribunaux ne siégeaient plus; la Saint-Jean ne fut pas célébrée; la cour du roi devint déserte; il quitta Londres, et se retira à Tytynhangar. Aucune classe de la société ne fut épargnée, et les historiens anglais désignèrent cette épidémie sous le nom de la grande mortalité. La constitution atmosphérique de l'année précédente était bien propre à préparer le développement d'une maladie endémique: pendant tout l'hiver, l'Angleterre avait été inondée par des torrens de pluie; les fleuves étaient sortis de leur lit, et les blés semés en hiver pourrissaient au lieu de germer. Une sécheresse continue dura depuis le mois de janvier jusqu'au mois d'avril; mais à peine les grains confiés à la terre au printemps commençaient-ils à lever, qu'il plut pendant deux mois, nuit et jour, sans discontinuer. Les récoltes étaient perdues, et du sol s'élevaient des vapeurs infectes. En Allemagne, même présage sinistre. Le Mecklembourg fut ravagé par des nuées de sauterelles; des aurores boréales, des comètes étincelantes jettèrent les peuples dans la stupeur. A un hiver très doux succéda un été extrêmement humide; des torrens de pluie, connus sous le nom de pluie de saint Guy, inondèrent pen-

dant quatre jours l'Allemagne méridionale, et pendant tout l'été le soleil put à peine percer la couche épaisse de nuages qui couvrait la terre. Dans le nord, la pêche fut très abondante, mais les poissons étaient malsains. Les oiseaux furent frappés d'une épidémie; on les trouvait çà et là sous les arbres, portant des pustules de la grosseur d'une lentille sous les ailes. La disette se joignait à tous ces maux, et une épidémie de suicides, si rares dans le moyen-âge, étonna le monde. Chez un peuple ainsi prédisposé, le germe d'une maladie devait se développer avec une effrayante rapidité; c'est ce qui eut lieu en 1529. Un vaisseau conduit par Hermann Evers débarqua à Hambourg, le 25 juillet, un grand nombre d'ouvriers allemands venant d'Angleterre. Déjà en mer plusieurs d'entre eux étaient morts, et le lendemain quatre citoyens de Hambourg avaient succombé à la suette. La panique fut générale; quarante à cinquante personnes mouraient chaque jour, et en vingt-deux jours les menuisiers de la ville avaient fait 1100 cercueils. Le 5 août l'épidémie avait cessé, après avoir immolé 2000 victimes. Le 29 juillet la maladie s'était déclarée à Lubeck, le 14 août à Zwickau, le 24 à Strasbourg, le 31 à Stettin, le 1^{er} septembre à Dantzic, le 6 à Augsbourg et à Cologne, le 7 à Francfort-sur-le-Mein, le 27 à Anvers et à Amsterdam. Un trait caractéristique de cette épidémie, c'est la brièveté de son séjour dans chaque ville. Pendant cinq à dix jours la mortalité était effrayante, puis elle cessait tout à coup. Dans les derniers jours de septembre elle se répandit en Danemark; Copenhague perdit 400 habitants. Elle parut en Suède, où le frère de Gustave Wasa en mourut; puis elle alla se perdre en Lithuanie, en Pologne, et dans les espaces

immenses de la Russie d'Europe. Pendant sa durée, la terreur était extrême; dès qu'un individu sentait le moindre malaise, on l'enterrait sous une masse de couvertures et on chauffait la chambre outre mesure; il fallait pour guérir, disaient les médecins du temps, suer pendant vingt-quatre heures. Souvent, au milieu d'un repas, un des assistans frappé de l'idée qu'il éprouvait les symptômes de la suette, s'échappait pour aller chez lui mourir, à la lettre, de peur. Faut-il s'étonner si les esprits étaient accessibles à la crainte pendant cette époque? La réformation avait ébranlé toutes les consciences: à Cologne, à Paris, des bûchers s'élevaient pour les protestans, et dans les pays réformés on condamnait les anabaptistes à mort; de faux prophètes prêchaient les doctrines de Luther qu'ils ne comprenaient pas; les paysans insurgés désolaient l'Allemagne, tandis que Soliman, déjà maître de la Hongrie, menaçait d'envahir les pays qu'arrose le Danube. Le 22 septembre il était devant les portes de Vienne. Les prêtres augmentaient ces terreurs. Au lieu de voir dans ces maladies de grandes perturbations de la vie des peuples, ils les exploitaient: c'étaient des châtimens de Dieu; pour fléchir la divinité, Flisted et Clarenbach furent brûlés à Cologne, pendant que les réformateurs s'assemblaient à Strasbourg pour développer leurs plans et justifier leurs intentions. L'apparition et la disparition de la maladie étaient si promptes que les médecins n'avaient pas le temps de l'étudier; plus érudits qu'observateurs, ils cherchaient dans Galien les règles de conduite que l'expérience seule pouvait leur indiquer. Les efforts isolés de quelques esprits éclairés étaient paralysés; une immense quantité de brochures sur la suette s'était répandue en Allemagne; des im-

primeurs, des artisans donnaient leurs avis et leurs recettes, et l'on fut long-temps à se persuader que le meilleur était de s'abandonner aux efforts de la nature médicatrice.

Cinquième invasion (1551). Pendant le printemps de cette année, des brouillards épais s'élevèrent de la Severn, et couvrirent les environs de la ville de Shrewsbury, capitale du Shropshire, en Angleterre. La suette reparut, et le nombre des malades était si grand que tout le monde dut être convaincu que l'air était empoisonné. Sans prodromes, sans avertissement, la maladie saisisait la victime dont le sort était décidé dans les vingt-quatre heures. La stupeur devint générale; les habitants des villes gagnaient la campagne, les paysans se réfugiaient dans les villes. Partout où les vents poussaient les brouillards fétides de la Severn, la maladie se déclarait. Elle dura depuis le 15 avril jusqu'à la fin de septembre. En trois mois elle s'étendit de Shrewsbury à Londres, où la mortalité fut peu considérable. On fit la remarque que les étrangers étaient épargnés en Angleterre, mais que les Anglais succombaient quelquefois à la maladie, même en pays étranger. Nous retrouvons ici l'influence des mêmes causes que nous avons mentionnées plus haut. Le reste de l'Europe était le théâtre, à la même époque, de fléaux analogues. Une dysenterie épidémique parcourut la France et une grande partie du continent, en 1538; en 1541, Constantinople fut ravagé par la peste; et la France par le trousse-galant (seconde invasion) en 1545 et 1546. Nous ne saurions passer sous silence le nom de l'illustre historien de cette épidémie. John Kaye, né le 6 octobre 1510 à Norwich, fut élevé à l'université de Cambridge; il se rendit ensuite en Italie pour étudier

sous Montanus et Vesale, puis revint s'établir à Norwich et à Shrewsbury; mais Henri VIII le fit mander à Londres, pour enseigner l'anatomie aux chirurgiens. Nommé président du collège des médecins en 1547, il rédigea pendant long-temps les annales de la société. Son Mémoire sur la suette, dans lequel il s'élève avec force contre la manière de vivre de ses compatriotes, parut en 1552. Il mourut à Cambridge, dans Goneville-Hall, le 29 juillet 1573.

Parmi les épidémies plus récentes qui présentent quelque analogie avec la suette anglaise, nous devons mentionner la suette miliaire ou suette des Picards. Elle parut pour la première fois d'une manière épidémique en 1652, à Leipsic, avec tous les caractères d'une fièvre rhumatismale; en 1715 elle s'étendit sur une grande partie de l'Europe; en 1718 dans le département de la Somme; à Abbeville en 1733, avec tous les symptômes de la fièvre miliaire ordinaire. En 1821 elle reparut dans le département de l'Oise, et des observateurs distingués, Rayet, Mazet, Bally, François et Pariset l'ont décrite avec soin. Au commencement de ce siècle, la petite ville de Rottingen, dans la Franconie, fut le théâtre d'une épidémie dont la nature diffère peu de celle qui fait le sujet de ce Mémoire. Elle est connue sous le nom de suette de Roettingen. On fixe son apparition au 25 novembre. Des jeunes gens pleins de vigueur étaient saisis tout à coup d'un sentiment d'anxiété extrême, les pulsations du cœur étaient très fortes, et une sueur acide inondait leur corps; ils éprouvaient en même temps un tiraillement très douloureux dans la nuque; cette douleur se déplaçait souvent pour se fixer sur la poitrine; les malades étaient pris d'un tremblement

convulsif, de syncopes, et ils mouraient saisis d'une raideur générale. Tout cela durait vingt-quatre heures, et pendant ce temps le pouls, de fort et fréquent qu'il était, devenait faible, petit, et disparaissait enfin tout à fait.

La soif était peu vive, les urines rares, et lorsqu'on ne cherchait pas à faire transpirer le malade, il n'y avait pas d'éruption. Cette éruption se rapprochait de la scarlatine, du pemphigus, et même, selon quelques observateurs, des pétéchies. La maladie ne s'étendit pas au-delà de Rættingen, et une gelée intense, qui survint le 5 décembre, mit un terme à ses ravages. Si l'on compare les symptômes de cette affection avec ceux de la suette anglaise, on n'hésitera pas à les considérer comme deux maladies identiques.

IMPRIMERIE DE BAILLY,

Place Sorbonne, n° 2.